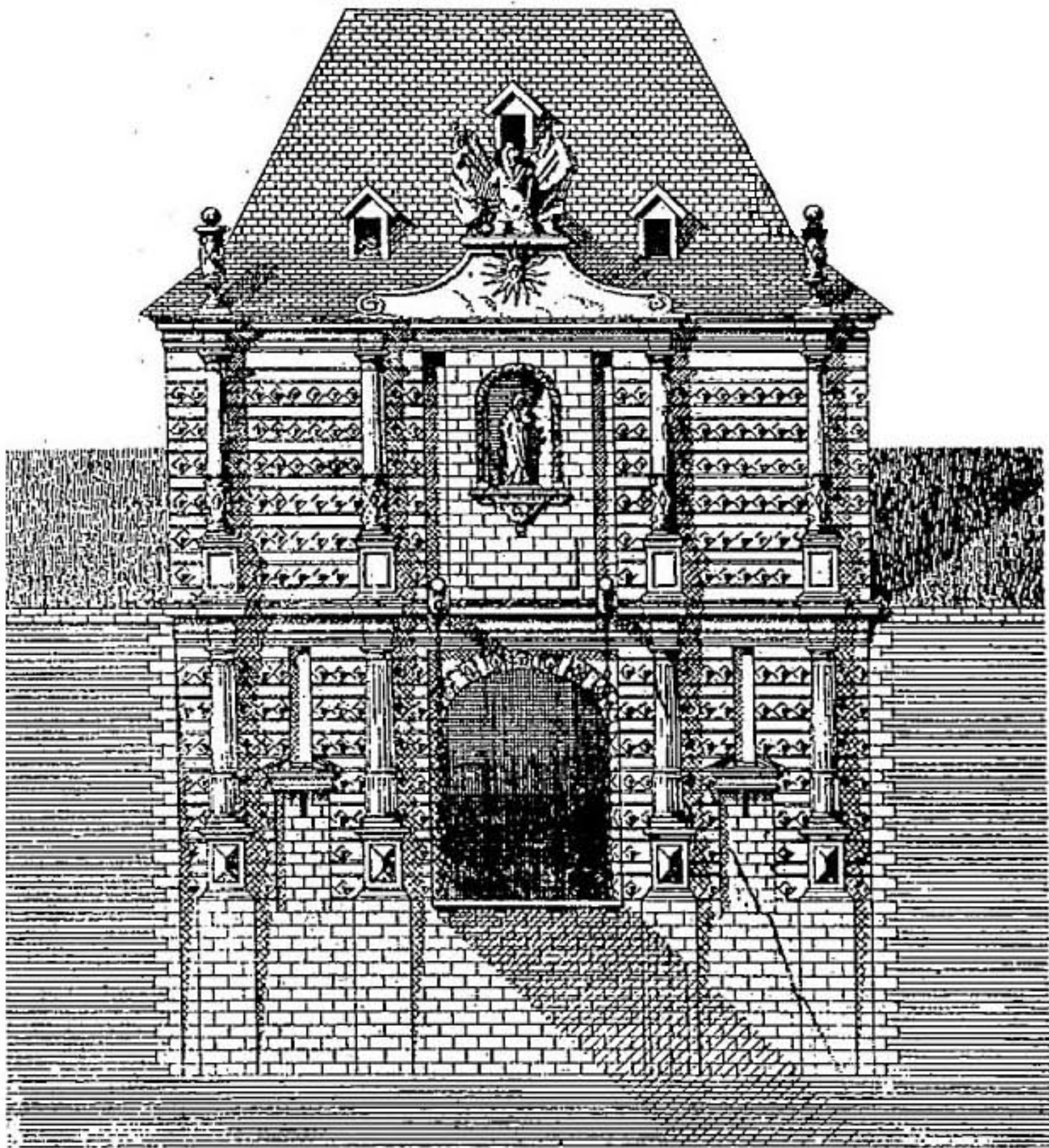


REVUE DU GÉNIE MILITAIRE

Paraissant tous les mois



PORTE NOTRE-DAME A CAMBRAI

	Pages
L'œuvre de l'arme du génie en Algérie (1830-1930) (<i>fin</i>).	609

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

NANCY - PARIS - STRASBOURG

La Revue du Génie Militaire laisse aux Auteurs
l'entière responsabilité de leurs opinions.

L'ŒUVRE DE L'ARME DU GÉNIE EN ALGÉRIE

(1830-1930)

(Étude rédigée sous la direction du Général commandant
supérieur du Génie en Algérie.)

(*Fin*) (1).

LE MÉMOIRE DU COMMANDANT BOUTIN

Ministère de la Marine et des Colonies.

Corps du génie, 3^e trimestre, 1808.

Reconnaissance générale

de la ville, des forts et batteries d'Alger, par le chef de bataillon du génie Boutin, faite en conséquence des ordres et des instructions de S. E. M^{gr} Decrès, ministre de la Marine et des Colonies, en date des 1^{er} et 2 mars, pour servir au projet de descente et d'établissement définitif dans ce pays.

De tous les objets à examiner pour l'établissement du projet en question, les deux principaux sont le point de descente et la résistance qu'on aura ensuite à surmonter. La solution du premier article se trouvera dans un examen détaillé du terrain, et la deuxième sera éclaircie par la description des fortifications et

(1) Voir les livraisons de janvier à avril 1931.

l'évaluation des forces du dey. Nous allons donc parler d'abord du terrain, puis des forts et des batteries; nous passerons ensuite aux diverses autres questions.

Environs d'Alger. — L'enceinte d'Alger forme un quadrilatère irrégulier, qui peut assez exactement se comparer à un triangle presque équilatéral, dont un côté s'appuie à la mer, et dont les deux autres s'élèvent, par différents ressauts, sur l'extrémité d'une colline dont l'inclinaison fait avec l'horizon des angles de 15, 20, 25 degrés. Cette colline appartient à un massif de petites montagnes ou côteaux très prononcés, dont le point le plus élevé est le poste d'observation de la Marine, et dont la pente générale s'étend au sud, circulairement par des rayons de trois à six lieues jusqu'à la plaine de Mitidjah; à l'est, au cap Matifoux, en faisant une chute assez marquée sur la rive gauche de l'Aratch; et à l'ouest, jusqu'au dessous de Sidi-Ferruch, et insensiblement jusqu'à la plaine de la Mitidjah, en s'abaissant presque tout à coup au cap Caxines.

La partie de ce massif qui fait face à la mer, et qui n'en est éloignée que de 150 à 700 m au plus, est d'une pente quelquefois à pic et généralement impraticable aux mouvements militaires. Ainsi le massif dont on vient de parler est borné en long par la mer, et circulairement par la plaine de Mitidjah, qui a de 2 lieues $\frac{1}{3}$ à 3 lieues $\frac{1}{2}$ de large. Cette plaine est terminée de l'autre côté par une chaîne du second ordre au moins, qui, des hauteurs d'Alger, paraît uniforme et tout à fait continue, mais qui se compose de différentes parties ayant différents noms, formant des rentrants et des saillants, et contenant différentes gorges transversales, telles que celles par où passent les chemins d'Alger à Constantine, Oran, etc...

La plaine de la Mitidjah est coupée par différents marais, qui vont toujours s'agrandissant par l'insouciance et l'ignorance des habitants, et par différents ruisseaux ou petites rivières qui se jettent dans la mer par ses deux extrémités, c'est-à-dire à l'est et à l'ouest.

Le lieu de débarquement doit être le plus près possible des points à attaquer et de l'endroit où l'on doit camper, soit à cause des chemins qui ne sont presque partout que de mauvais et difficiles sentiers, soit à cause du grand avantage qu'il y a à tomber à l'improviste sur l'ennemi et à ne pas lui laisser le temps de venir à notre rencontre.

Ce même lieu, d'un autre côté, doit être hors la portée des défenses préparées de l'ennemi, afin que le débarquement se fasse avec le moins de perte et le plus promptement possible.

D'après les premières considérations, on ne peut songer à débarquer en deça de la grande montagne qui borde la plaine de la Mitidjah, puisqu'il faudrait traverser cette chaîne ou passer entre ses deux extrémités à la mer, ce qui serait également impossible avec le plus mince attirail de guerre.

Les deux extrémités de la plaine de Mitidjah ne conviendraient guère mieux, à cause des marais et courants dont nous avons parlé, et parce qu'il y aurait encore loin de là aux points d'opérations, parce qu'on rencontrerait un terrain fangeux, si les pluies d'hiver avaient été abondantes, et surtout parce qu'on s'exposerait trop à ce que l'ennemi peut nous opposer de plus redoutable, c'est-à-dire sa cavalerie. C'est en effet, dans la plaine de la Mitidjah que viennent aboutir et se réunir les contingents de Constantine, Tittery et Oran.

La chaîne est presque nulle entre le cap Matifoux et le fort de l'Eau; elle ne se compose que de mamelons détachés, entre lesquels il serait facile de passer, dans la plaine de la Mitidjah; mais, pour marcher ensuite sur la ville il faudrait passer l'Artabatch et l'Aratch, qui pourraient être grosses après des pluies abondantes. La première de ces petites rivières est sans pont, la seconde en a un en pierres, que l'ennemi pourrait garder ou avoir coupé; il ne serait pas difficile d'en jeter un autre, la rivière n'étant pas large, mais il faudrait ensuite marcher entre la chaîne et la mer, et par conséquent aborder toutes les batteries établies entre la rivière et la ville, ou il faudrait passer à gauche de la chaîne, ce qui n'est pas praticable.

L'espace entre le fort de l'Eau et l'Aratch présente les mêmes difficultés et, de plus, celles d'une petite plaine de sable et des collines en arrière, qui sont impraticables à cause de leur pente et des fortes broussailles dont elles sont hérissées.

Tout l'intervalle entre l'Aratch et le cap Caxines ne présente aucun point convenable; depuis la rivière jusqu'au chemin de Constantine, la chaîne n'est pas encore très élevée, mais elle n'est point praticable; surtout aux mouvements par masses; elle ne présente point de plateaux où l'on puisse se déployer, et de là on ne peut aller nulle part. Les arbres et les fortes haies qui sont au pied de la pente et dans la petite plaine fourniraient à l'ennemi des couverts redoutables. Ce sont, sans doute, ces raisons qui firent échouer les Espagnols en 1775, et qui feraient apparemment éprouver le même sort à toute entreprise formée sur ce point. Il ne faut pas qu'en sortant de la barque le soldat se trouve en face d'un obstacle trop grand et capable de tuer tout à coup son ardeur et sa confiance.

Le chemin de Constantine et celui qui longe le jardin de France ne sont point de véritables débouchés, puisqu'ils ne mènent ni au lieu de campement ni au point d'attaque.

Le grand ravin entre la ville et le Jardin du dey est sans issue commode. L'intervalle entre le chemin de Constantine et Alger est coupé d'une dizaine de ravins profonds, qu'un homme à pied traverse difficilement en s'accrochant aux broussailles. Ce qui avoisine la maison de Suède est un rocher à pic.

Depuis la ville au Cap Caxines, la chaîne est généralement impraticable, et, de plus, sur tout ce développement, il y a, de distance en distance, de 40 à 100 m en mer, de petites masses de rochers qui pourraient occasionner de grands accidents si pendant le débarquement il survenait un vent un peu frais.

Point de débarquement. — Reste donc l'espace entre le cap Caxines, Sidi-Ferruch et au-dessous, et c'est vraiment là qu'il faut opérer. Depuis le cap Caxines jusqu'à la rencontre de la plaine de la Mitidjah, à l'ouest, le terrain peut être considéré comme uni, sauf quelques ondulations assez peu élevées, et d'une pente généralement douce. Elles sont quelquefois séparées par des ravins étroits, peu profonds, praticables pour un homme à pied et souvent même pour un cavalier, et sur lesquels il serait facile de faire des rampes.

Le rivage, dans ce même espace, est partout accessible; il est sablonneux ou de terre très meuble; il n'a presque pas de commandement, il y règne dans certains endroits un petit cordon de dunes de 4 à 6 m d'élévation; mais l'atterrage est partout facile, et les rampes, s'il en fallait, seraient l'ouvrage d'un moment.

Le point de Sidi-Ferruch forme un cap de 300 à 1000 m au moins. On n'a pu aller jusqu'au bout, le gardien du tombeau ayant fait des observations, tirées de la sainteté du lieu, auxquelles il convenait tout à fait de se rendre, d'autant qu'on n'est point accoutumé à voir des chrétiens à une pareille distance de la ville.

De chaque côté du cap est un enfoncement formant golfe, dont le fond est tout sable et d'une pente fort douce. Il paraît qu'un vaisseau de ligne ne pourrait guère s'y avancer à plus de deux tiers, moitié et tiers de lieue, surtout si la mer était un peu agitée, mais les chaloupes auraient toujours suffisamment d'eau.

Dans toute cette partie, il n'y a ni fortifications ni batteries, excepté la seule tour de Sidi-Ferruch, qui ne mérite guère d'être comptée. Elle est carrée, son élévation est de 16 à 20 m au plus; chaque face, de 3 à 5 m de large est armée d'une mauvaise petite pièce de canon. Cette tour est vieille et ne résisterait pas à la plus légère canonnade.

Les deux baies de Sidi-Ferruch ne présentent aucun motif de choix; on se déciderait pour l'une ou pour l'autre selon le vent, contre lequel on s'abriterait un peu par le cap, cependant celle de gauche est plus près de la route à tenir après le débarquement.

Le terrain en arrière et à quelque distance de Sidi-Ferruch permettrait de se former par masses.

On peut objecter contre le point indiqué :

1° Le peu de profondeur d'eau;

2° Que l'espace de plaine entre le cap Caxines, les hauteurs en arrière et la plaine de la Mitidjah, est généralement couvert de broussailles, de lauriers, myrtes, grenadiers, etc... ce qui embarrasserait beaucoup la marche;

3° Que l'ennemi pourrait se trouver formé sur les légères collines en avant et en arrière de la fontaine.

La première objection est à peu près commune aux autres points. Le chemin à parcourir du Château de l'Empereur à Sidi-Ferruch, tel qu'il se trouve, est encore le meilleur des environs, excepté celui de Constantine dont on ne peut profiter. Il est très bon de la fontaine au fort; il est presque passable de la même fontaine à Sidi-Khalef; de là à la mer il y a quelques parties cultivées ou en herbes; enfin les broussailles ne sont pas, à beaucoup près, impénétrables; on y a passé à cheval. Une avant-garde de sapeurs pourrait couper les broussailles sur une largeur nécessaire, adoucir les pentes de deux ou trois petits ravins qu'il faudrait traverser, et abattre quelques légères pointes de rochers qu'on rencontre ensuite. Quant aux positions que l'ennemi pourrait prendre contre nous dans cette direction, elles n'ont rien de comparable à celles dont il est maître contre un débarquement tenté entre Sidi-Ferruch et le cap Matifoux.

Ainsi, en débarquant à Sidi-Ferruch on n'aurait ni batteries à combattre, ni probablement d'ennemis en présence, ni de hauteurs à gravir : on suivrait un chemin d'une pente presque imperceptible, tout à la fois éloigné de la vue des forts et de la plaine où la cavalerie est à craindre, et qui conduit droit à l'emplacement du camp et du point qu'il faut attaquer le premier.

La raison de la nouveauté est encore à mettre en ligne de compte. Plusieurs tentatives ont été faites et ont échoué dans la rade; il faut donc s'adresser ailleurs. Les Turcs sont routiniers et superstitieux; ils ne manqueraient pas de dire : « on voit bien que ce sont des Français, ils ne s'y prennent pas comme les autres. »

Néanmoins, en faisant tout pour voir en détail et du plus près possible, notre but a été bien moins de pouvoir émettre une opi-

nion que de faire connaître les choses d'une manière assez précise pour qu'on pût décider d'après elles seules.

Fortifications, lieu et mode d'attaque. — Si la configuration seule du terrain indique si fortement qu'on ne peut débarquer et surtout pénétrer dans l'intervalle compris entre le cap Matifoux et le cap Caxines, on en sera bien plus convaincu encore si l'on fait attention aux nombreux ouvrages établis sur la côte, depuis le premier de ces caps jusqu'à la pointe Pescade, et, dont presque tous les feux sont dirigés du côté de la mer. Les Algériens prétendent avoir 1.743 pièces en batterie. Quoique nous soyons loin de ce compte, il faut convenir qu'il en y a un nombre très imposant et généralement de gros calibre, surtout les pièces du rez-de-chaussée de la marine, qui sont de 24, 36, 48 et au-dessus.

Attaquer par la rade est donc affronter à la fois tous les dangers et toutes les difficultés; le feu des batteries, les troupes de l'ennemi qui auraient vu de loin notre manœuvre et qui auraient eu le temps de se préparer, enfin les obstacles du terrain, qui ne sont peut-être pas moindres que les précédents. La manière d'attaquer les forts et les batteries se déduit facilement de leur position et de leur disposition.

Le château de l'Empereur est le point dominant de toutes les fortifications. Il est commandé lui-même par les crêtes et petits plateaux en arrière ou qui, au moins, sont de niveau avec ses parapets et surtout par le sommet qui occupe le poste de la marine; mais cette hauteur est trop éloignée.

C'est donc le château de l'Empereur qu'il faut attaquer le premier; on pourra de là battre la ville et le fort Barbassou, et descendre à une distance convenable pour établir des batteries de brèche contre l'une et l'autre.

Le camp, pour cette raison, doit venir s'établir le plus près possible; il doit occuper les points dominants et d'un accès facile, afin d'être en sûreté contre la cavalerie ennemie. Or le terrain compris entre le château de l'Empereur, les maisons de Suède, d'Espagne, de Hollande, et en arrière, semble remplir ces conditions. Dans cette position, le camp aurait son front couvert par les ouvrages faits contre le fort, ses deux flancs par des ravins et escarpements, et son derrière par un abatis défendu, qu'il serait facile de faire perpendiculairement à la grande route, cette partie étant assez garnie de bois et de haies, et le terrain étant de nature à permettre les excavations.

Le dispositif précédent ne formerait pas blocus complet; il faudrait donc prendre d'autres mesures, quoique cette rigueur de blocus soit ici moins nécessaire qu'en Europe, car ce qu'on a

le plus à craindre, c'est l'armée de secours amenée par les beys.

Or on voit par les feuilles de dessin (10, 12, 13) que les batteries, depuis le numéro 1 jusqu'au numéro 18, sont ouvertes à la gorge, ou seulement closes par un mur de jardin, et que le fort Anglais n'a que trois pièces tirant du côté de la campagne. Il conviendrait donc d'avoir une petite masse de troupes, détachée momentanément sur le plateau 39 et une autre sur celui 55. La première pourrait aller par le chemin du pont 36, et il ne lui serait pas même difficile sur la plus grande partie de cette distance, de faire passer quelques pièces d'artillerie. La deuxième suivrait le chemin 57, suffisant pour l'infanterie et la cavalerie. L'artillerie serait difficile à conduire même en faisant des détours; il faudrait la démonter. La tâche de ces deux petits camps serait d'enlever, par la force, les batteries simples et de canonner le fort des Anglais, dont le plateau 39 est à bonne portée et le plonge tout à fait. Avec cet ouvrage, le blocus se trouverait à peu près fait, la marine se chargeant de ce qui la concerne.

Ces deux détachements seraient peut-être un peu éloignés de la masse principale surtout les chemins étant difficiles, mais on ferait place nette partout où cela pourrait rendre la communication meilleure. Le camp pourrait aussi s'étendre sur sa droite (58) et avoir une batterie d'enfilade en (59) ce qui lierait davantage.

Cette batterie est à grande portée; elle pourrait néanmoins produire quelque effet, et elle empêcherait l'ennemi de venir s'établir là pour inquiéter la gauche de notre camp. Le détachement de droite pourrait tirer parti du Jardin de France; c'est une espèce de petit fort.

Il faudrait aussi occuper le poste de la vigie, comme point de découverte sur terre et sur mer.

Les chemins de Belida ou Beleeda, ou de Constantine, et celui du pont de l'Aratch, sont aussi essentiels à bien observer.

Les autres dispositions générales d'attaque seraient un détachement déjà fait sur Oran; que le bey de Constantine fût aux prises avec celui de Tunis, que notre marine, pendant le débarquement à Sidi-Ferruch et à mesure qu'il y aurait des bâtiments disponibles, vint faire de fortes démonstrations devant le port et la rade, afin d'attirer les algériens dans leurs batteries, où ils se complaisent beaucoup.

Nous allons faire connaître plus particulièrement les moyens de défense établis. Nous observons, une fois pour toutes :

1° Que tous les parapets, excepté ceux de quelques batteries isolées, sont en pierres, n'ont que 3 à 4 pieds d'épaisseur, et ne

s'élèvent que de 4 à 6 pieds au-dessus du terre-plein; ils sont donc aussi faciles à détruire que dangereux pour les garnisons.

2° La ville, le fort Anglais et celui du cap Matifoux ont seuls un fossé, encore celui de ces 2 derniers ouvrages ne mérite-t-il pas d'être compté.

3° Il n'y a nulle part de chemin couvert, ni aucune espèce d'ouvrage avancé.

4° Tous les parapets, excepté ceux de la ville, sont exclusivement disposés pour l'artillerie et sont à embrasure.

5° Toutes les plates-formes qui font partie du terre-plein sont pavées en pierres plates ou briques de champ.

6° Les profils des dessins indiquent le massif présumé du rempart et non l'épaisseur réelle de la maçonnerie; l'intervalle entre les deux murs doit être occupé par des souterrains, ou plutôt rempli par des décombres ou de la terre battue, comme cela se pratique dans le pays et comme nous l'avons vu à la nouvelle enceinte qu'on construit à Tunis.

Tous les forts paraissent pourvus de logements et autres établissements nécessaires, et de puits et citernes qui fourniraient aux besoins, au delà même de la durée de la défense.

Fort du Cap Matifoux. — C'est un octogone à peu près régulier, ayant trois embrasures et trois pièces sur chaque face, excepté celle du côté de la porte, où il n'y en a qu'une.

Le fossé, comme on le voit au profil, est à peu près nul. Le rideau voisin serait très favorable pour une attaque par terre; mais le cap Matifoux est trop éloigné du lieu de la scène pour mériter une descente; car il faudrait y en faire une, ne fut-ce que pour le transport de l'artillerie. Le mieux serait de le faire attaquer par deux ou trois bâtiments qui, sans doute, en auraient bientôt raison. Sa forme circulaire rend nulle la moitié de son artillerie. La différence du tir de mer et de terre est au moins compensée par le peu de prestesse et d'habileté des canonniers algériens.

Ce fort fut mis en état de défense en 1685, lorsque les galères de France, venues pour bombarder Alger, jetèrent l'ancre dans une petite baie qui est au-dessus.

Fort-de-l'Eau. — Sa forme est irrégulière; il est beaucoup plus petit que le précédent, il n'a qu'une embrasure du côté de la terre. Quatre sont dirigées contre la mer, les autres battent le rivage. Le rideau en arrière fournirait des emplacements favorables à l'artillerie; mais les observations de l'article précédent semblent s'appliquer également à celui-ci.

Fort neuf de Barbassou. — Il a été reconstruit sur un nouveau plan par le dernier dey; il était à peine fini quand ce prince

fut massacré, il y a trois à quatre ans. Mustapha aimait à bâtir, il avait déjà rassemblé quantité de matériaux pour la construction d'un nouveau fort à côté de celui des Anglais.

La partie détachée à droite, sur le bord de la mer, est un reste de l'ancien ouvrage. On se proposait sans doute de la démolir, car selon toute apparence, elle doit masquer une partie des embrasures basses du nouveau fort.

Ce fort a 19 embrasures basses et 19 hautes du côté de la mer, 18 hautes et point de basses du côté du chemin, 18 hautes et 5 basses au sud-ouest, 3 basses et 12 hautes au nord-ouest, la masse détachée en a 11.

La petite fontaine lui fournit de l'eau; il y en a une autre dans le mur même attenant au bastion Sud-ouest.

Ce fort doit être amusé et non attaqué sérieusement par mer; les vaisseaux pourraient souffrir beaucoup, sans rien faire de bien utile.

La partie la plus voisine de la pente en arrière n'est que du rocher nu; quoiqu'il soit assez tendre, la construction des batteries n'y serait pas moins difficile et très dangereuse. D'ailleurs on serait mal placé. On trouvera à la distance de 300 à 450 m des emplacements suffisants pour 8 à 12 pièces, sur un terrain meuble et de quelque profondeur, d'où l'on découvre tous les terre-pleins; mais il faut être maître du château de l'Empereur. On n'a rien à craindre de la ville; les feux en sont masqués par la hauteur en arrière et sur la gauche de l'assiégeant.

Château de l'Empereur. — Ce fort prend le nom de l'empereur Charles-Quint, qui en fit bâtir l'intérieur en 1541. Le reste fut fini par Assen-Pacha en 1545.

Il a la forme d'un carré long; ses flancs produiraient peu d'effet; ce fort est inattaquable du côté de la mer, à cause de la raideur de sa pente.

Il ne l'est guère plus du côté opposé, le ravin et le chemin creux obligeant l'assiégeant à s'établir loin, et lui opposant de grandes difficultés pour arriver à la brèche; l'attaque du côté de l'ouest serait prise à dos par la ville; en s'établissant dans le bas, l'artillerie ne produirait aucun effet, et il est impossible d'aborder tout de suite le plateau où l'on serait à portée de pistolet.

On peut battre directement le côté du sud-est des points n° 31, 32 et 33, ils sont, surtout le dernier, à peu près au niveau de ses parapets; du second, on aurait moins loin pour aller à la brèche, mais il y a peu de profondeur de terre.

La configuration du terrain ne permet point un développement régulier de tranchées; il faudrait arriver par des communications

défilées comme on pourrait, à l'extrémité desquelles on ferait des espèces de redoutes, dont le côté opposé au fort serait la véritable batterie. Le reste servirait à se fermer pour être à l'abri de toute surprise.

Ce fort n'a point de batteries basses.

Ville. — L'enceinte d'Alger consiste en un mur à l'antique, de 11 à 12 m de hauteur, couronné d'ouvertures à meurtrières et en tout de 214 embrasures à canon, garni généralement, à petites distances, de tours à peu près carrées, sans saillie et sans capacité. Il n'y a que les parties FFF qui puissent être regardées comme véritablement flanquante. Le fort est creusé en forme à peu près triangulaire, en sorte qu'il y a en général d chaque côté un talus en terre, depuis le niveau du terrain environnant jusqu'au fond. Cette profondeur peut être de 6 à 8 m. Le fossé est bordé, à l'extérieur, d'un mur de 6 à 8 pieds de haut, sur 12 à 15 pouces d'épaisseur; depuis la porte Neuve jusqu'à celle de Babassou, un peu au-dessus et au-dessous de la porte de Babalouet, il est partagé en deux par un mur presque parallèle à la contrescarpe, surmonté de petits massifs détachés, dans lesquels on a pratiqué des créneaux pour fusils. L'espace entre ce mur et l'escarpe est plus élevé que le reste et forme une espèce de baie fausse.

Toute la partie supérieure, c'est-à-dire les deux tiers de la ville, sont interdits aux Européens. C'est une espèce de merveille que de passer par la porte Neuve; on s'est hasardé cependant à parcourir les rues RRR ce qui a donné moyen d'observer un peu la Casaubah et la forme du rempart.

Le mur d'enceinte se compose d'une espèce de terre-plein de 3 à 5 pieds de large, au-dessus duquel s'élève, de 3 à 4 pieds au plus, un parapet de 1 à 3 pieds d'épaisseur qui, comme nous l'avons dit, est percé d'ouvertures pour la fusillade et le canon : elles sont toutes à peu près de la même grandeur. Le rempart tombe presque à pic des deux côtés; ainsi son épaisseur totale est de 5 à 6 pieds au plus. Il y a, de distance en distance, des escaliers pour monter au terre-plein, dont l'élévation au-dessus du sol de la ville peut varier de 8 à 20 pieds.

On a passé devant la porte de la Casaubah, mais on n'a pu voir l'enceinte, devant laquelle sont des maisons; on en a découvert le sommet de la mer et du port. La Casaubah forme un triangle dont deux côtés lui sont communs avec la ville; le troisième, qui fait face à la mer, a un fossé et un mur semblables au reste et même plus fort.

Le côté nord-ouest de la ville n'est point attaquable, au moins sur les deux premiers tiers de son développement à partir du bas.

La première portion est couverte par le faubourg et l'on serait pris à dos par le fort des Vingt-Quatre-Heures. Sur la deuxième, la pente est extrêmement rapide, couverte de maisons, d'arbres et entrecoupée de murs. Le dernier tiers est plus accessible; on pourrait s'établir en (38), mais il serait difficile d'aller à la brèche; on arriverait avec beaucoup de peine en (38), et il faudrait donner une hauteur considérable aux cavaliers de tranchée ou plutôt batteries de brèches. Le fossé est là assez grand, et l'on aurait quelque chose à craindre des petits flancs. D'ailleurs, en entrant dans la ville, au-dessous de la Casaubah, il faudrait, en quelque sorte, faire un second siège, puisque ce lieu est la citadelle de la ville et qu'on y renferme le trésor et tout ce que l'on a de plus précieux. Ce siège ne serait pas aisé à faire à cause de la pente du terrain, des maisons et des chicanes qu'on pourrait éprouver de la part des habitants.

L'autre côté de la ville est à peu près dans le même cas que le précédent, surtout depuis la porte de Babassou jusqu'à la porte Neuve.

La gorge n'est point attaquable à cause des forts de la marine. Il faudrait s'attacher à l'angle de l'est où l'on serait encore tourmenté; il resterait toujours à prendre la Casaubah.

On peut s'établir en (37) contre le saillant du sud; là on commande au lieu d'être commandé, on descend à la brèche par une pente douce; on aurait passablement de la terre, ce qui est à considérer, autour de la ville, on n'a point de feux de flanc à craindre et l'on passerait la partie la plus étroite et la moins profonde du fossé; enfin la prise de la Casaubah doit entraîner tout le reste par l'avantage qu'on aurait sur le palais du dey, sur toute la ville et sur la marine qu'on prendrait à dos.

Cette attaque pourrait être secondée par une autre ou plutôt par un prolongement sur le cimetière, à droite du chemin; mais il faudrait bien se donner garde de découvrir les morts.

Dans cette attaque on a à battre en brèche la partie probablement la plus épaisse de l'enceinte; mais cette considération est bien petite auprès de tous les avantages qu'on a d'ailleurs. Les pièces de la Casaubah deviendraient nulles par le seul fait de la brèche, et le terrain ne leur permettrait guère de tirer auparavant.

On voit encore que, pour cette attaque, il faut être maître du château de l'Empereur.

Fort de l'Etoile ou des Tagarins. — Il n'existe plus; il fut, dit-on détruit par une esclave qui, de dépit amoureux contre son maître qui en était gouverneur, mit le feu au magasin à poudre. Il avait été construit par Assan-Pacha.

Marine. — C'est la partie la plus forte. L'armement est considérable (180 pièces) et du canon du plus gros calibre : il y en a de 36, 48 et même au-dessus. Les pièces du rez-de-chaussée sont bien couvertes; c'est là que les Turcs se complaisent dans leur confiance et croient pouvoir défier toutes les puissances de l'Europe; tous se jettent à la marine en cas d'alerte. Il faudrait donc paraître devant ce point pour les y attirer; mais on croit qu'il serait aussi dangereux qu'inutile d'y former une attaque réelle, à moins d'avoir une flotille exprès pour cela.

La possession des forts de la marine serait sans doute très avantageuse dans le cas qu'il arrivât une flotte de secours à l'ennemi, mais, si la nôtre peut, en peu d'heures et presque sans danger, s'emparer des forts Matifoux et de l'Eau, et se mettre ensuite sous la protection de l'un et de l'autre, des batteries voisines et de celles qu'on pourrait faire encore, il faudrait peut-être se consoler de ne pas occuper la marine puisque notre flotte n'en recevrait pas une protection suffisante, ne pouvant entrer dans la darse, où il n'y a que 15 à 20 pieds d'eau, et dans le voisinage de laquelle la flotte de secours pourrait toujours tourmenter notre droite. Il faut remarquer encore que nous ne pourrions profiter de la darse qu'autant que nous fussions maîtres de la ville, dont la prise peut bien ne pas suivre immédiatement.

Dans tous les cas, le mieux serait que la flotte revint le plus tôt possible; sa présence sur ces parages serait toujours une amorce pour les Anglais.

Fort-Neuf à l'Angle Nord-ouest de la ville — Il est à peine achevé et n'est pas encore armé. Il appuie la droite de la marine (par rapport à nous); il y a entre lui et le môle 8 pièces en batterie, à la droite sont quatre autres batteries. C'est donc encore un point dont il faut s'approcher avec circonspection.

Fort des Vingt-Quatre-Heures ou de Babalouet. — C'est un petit carré long, bastionné d'un côté et irrégulier des autres; il n'a point d'embrasures basses; il doit tomber après la prise de la ville. L'attaque du côté de la mer serait difficile, il faudrait avant tout prendre les batteries du rivage. Les attaques de l'est à l'ouest seraient prises à dos, la première par la ville, la seconde par le fort des Anglais. Au nord et à l'ouest on aurait de la peine à monter à la brèche à cause des rochers qui sont au pied du revêtement.

S'il fallait en venir à une attaque, on battrait de la ville et de la hauteur d'où l'on plonge et prend à dos des batteries en avant du fort et le fort lui-même.

Fort des Anglais. — Il se compose d'une espèce de carré long

ayant quelques saillies en forme de flancs, et d'une partie circulaire du côté de la mer. Il n'a point de batteries basses; 3 pièces seulement sont dirigées contre la terre. Le point d'attaque, comme on l'a déjà dit, est sur le plateau en arrière, par où passe le chemin de la ville à la maison d'Amérique, etc.

Les batteries qu'on y établirait, quoiqu'à une certaine distance, obligeraient le fort, à se rendre, et on serait dispensé de faire des cheminements pour arriver à la brèche. Ayant le fort, il serait facile de s'emparer des batteries de droite et de gauche, ou plutôt l'ennemi les aurait déjà évacuées.

Quoique maître du château, il n'en faudrait pas moins garder la colline en arrière pour empêcher l'ennemi de venir nous attaquer à son tour.

Forts de la Pointe-Pescade. — Ils ont l'un et l'autre la forme d'un fer à cheval, ils n'ont point d'embrasures basses. Le bas de la chaîne en arrière n'est que du rocher nu, on pourrait s'établir dans le champ de vigne pour les battre, par la gorge, surtout celui de droite. Il n'y a en tout que deux pièces dirigées contre terre. On aurait de la peine à placer de l'artillerie; mais on regarde cette attaque comme tout à fait inutile, excepté le cas où l'on aurait des raisons de craindre que les Anglais ne vinsent s'emparer de ces ouvrages. Si l'on ne voulait pas attendre que l'issue du siège de la ville forçât l'ennemi à évacuer, on pourrait charger la marine de venir en bonne force et avec précaution en faire l'attaque.

La garnison de tous ces petits forts n'est composée que de quelques douzaines de canonnières, et même, en la supposant aussi forte que le comportent les localités, on n'aurait jamais à craindre de sorties un peu sérieuses.

Ces ouvrages sont les derniers vers l'ouest.

Batteries simples. — Celles n° 6, 12, 13, 15, 16, 17 18, ont le parapet tout en pierre. Ce parapet n'a jamais plus de 5 à 7 pieds de haut et 3 à 4 d'épaisseur, sa forme circulaire dans le plan vertical l'affaiblit encore dans la partie supérieure.

Celles n° 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 14, 17, ont un petit repaïssissement en terre; celles n° 3, 4, 6, en partie 7, 9, 12, 15, sont tout à fait ouvertes à la gorge. Les autres sont fermées par un mur de 6 à 7 pieds de hauteur sur 12 à 18 pieds d'épaisseur. Celles n° 5, 6, 7, 8, 12, 13, 17, sont plus basses que le terrain en arrière, de manière que l'artillerie ne pourrait pas être tournée contre ceux qui attaqueraient par la gorge.

La plupart de ces batteries suivraient le sort des forts qui les avoisinent. Toutes doivent être attaquées par la gorge; à moins

qu'on ne préférât de charger la marine de venir quand on serait débarqué les détailler les unes après les autres en réunissant des forces très supérieures contre chacune.

On trouvera à la fin de ce mémoire un tableau de l'armement de tous les ouvrages dont on vient de parler.

Points fortifiés, outre les précédents, et auxquels on n'aurait affaire que par la suite.

Titterie ou Tittery, entouré de murailles, ayant quelques pièces de canon, qui sont là moins comme un moyen de défense, que pour saluer le dey lors de son entrée. Une centaine d'hommes en garnison.

Sabaun, à 4 lieues de Tedelis, fort de 8 à 10 pièces pour contenir les Kabyles des montagnes.

Hamesan, en deçà des Portes de Fer, à deux journées d'Alger, fort de 6 à 8 canons et 40 hommes de garnison.

Constantine, entouré de murs à l'antique, armés de 20 canons et mortiers, 300 hommes de garnison. Il n'y a point de forts ni batteries extérieures. Cette ville est située sur une hauteur assez considérable, sur la rive gauche de la Rusumel, qui est là extrêmement encaissée. Il y a un beau pont en pierres communiquant avec la ville.

Tremecen ou Tlemcen, entouré d'un mur armé d'une vingtaine de pièces. Il y a deux forts détachés portant chacun 20 pièces et situés sur des collines peu élevées et très accessibles; 100 à 150 hommes de garnison.

Maskar, entre la partie supérieure de la Deitorone, Hammam et Mina, murs armés de 3 ou 4 canons, petit fort portant une dizaine de pièces. Les habitants ne veulent pas souffrir une garnison turque.

El-Callah, un peu plus près du cap Ténès que de la rivière Scheliff, petite vilaine ville avec un fort et garnison.

Bourg Sawary, sur la rive droite du Scheliff, à quelque distance et presque à la hauteur du lac de Tittery. Petit fort avec garnison.

Bourg Haniza sur la rive droite de la partie supérieure de la Deitorone. Un suffrah de garnison, c'est-à-dire une compagnie ou 25 hommes sur lesquels il n'y a que 20 à 22 combattants.

Koukou, sur la rive droite de la partie supérieure de la Bouberah, qui débouche à l'ouest de Tedelis, petit fort bâti par les Algériens, qui furent ensuite obligés de l'abandonner.

Collah, beaucoup au sud de Koukou, sur la rive droite et à quelque distance de la branche orientale du Lowah ou Summam, qui débouche à l'est de Bougie. Les Kabyles y font des armes à feu.

Zammarah, beaucoup au sud-est de Collah, sur la rive gauche

et à quelque distance de l'Ayebbi, qui se jette dans la Summam. Petite garnison.

Messelah, près de l'extrémité occidentale du lac Shott, ville frontière, à l'ouest, sans fort; 3 compagnies de garnison.

Niskouse, garnison d'un suffrah; 3 canons, remparts de boue.

Biskara, frontière du sud, entre l'extrémité orientale de la Schott et un grand affluent de la rivière de Chevreau; petit fort, 6 pièces de canon, quelques mousquets sur des espèces d'affûts.

Tipsa, au sud, sur la rive droite de la Melagge. Petite garnison. On y voit les restes de l'ancienne ville de ce nom.

Pour éviter les répétitions on renvoie à l'article ports et rades, à parler de l'armement et des points situés sur les bords de la mer.

Chemins. — Ce ne sont en général que des sentiers étroits et tracés sur un terrain plus ou moins difficile, et ce n'est, pour ainsi dire, que par exception qu'on rencontre ça et là quelques parties praticables à l'artillerie de campagne.

Nous avons déjà fait connaître le chemin de Sidi-Ferruch au château de l'Empereur. Il est encore carrossable jusqu'à un peu au-delà de la campagne du dey. De là au cap Caxines ce n'est plus qu'un sentier traversé par plusieurs ravins, bon pour un homme à cheval. Du cap à Sidi-Ferruch, il n'existe pour ainsi dire plus; il faut aller comme au hasard à travers les broussailles.

Du café situé sur le chemin du château de l'Empereur ou chemin Romain, part un embranchement qui, pendant un quart de lieue est praticable aux voitures; mais au pont (63) il se divise en différentes branches qui ne sont plus que des sentiers.

L'artillerie pourrait aller de la ville jusqu'aux ruines auprès du cap Matifoux, quoique souvent il n'y ait pas de chemin fait et qu'il fallût traverser plusieurs parties sablonneuses ou embarrassées de broussailles. Des ruines au château il faudrait absolument quelques réparations. Le chemin de Constantine est praticable à l'artillerie jusqu'à son débouché dans la plaine de la Mitidjah et même à travers cette plaine jusqu'à Belida ou Belleeda. Là il se divise en différentes branches qui conduisent à Oran, Tittery, etc, et ne sont plus que des sentiers, surtout à travers la montagne en arrière de Belleeda.

Ce chemin est, comme on voit, tout en faveur de l'ennemi surtout jusqu'à la prise d'Alger; il faudrait l'observer soigneusement.

Tous les autres chemins qui aboutissent à Alger, ou se trouvent circulairement entre la ville et la plaine de la Mitidjah, sont beaucoup plus mauvais que ceux dont nous venons de parler; il n'y a aucun parti à en tirer.

Il ne serait ni difficile ni bien coûteux de faire des chemins

passables; mais les habitants n'en sentent pas le besoin; tous les transports se font à dos de bêtes de somme. Les Turcs vont à cheval, et ceux à qui cette monture est interdite voyagent patiemment sur de petites mules. Ces gens-là ne savent pas être pressés.

État militaire du dey en temps de paix. — L'infanterie se compose de Turcs fins ou nobles, c'est-à-dire de Turcs immédiatement venus du Levant, de Koul-Oglous, ou fils de soldats turcs, à qui l'on a permis de se marier à Alger, et d'un peu de Zoualis ou Maures. Le tout ensemble peut monter à 15.000 hommes au grand maximum, savoir : 10.000 hommes turcs fins, et 5.000 Koul-Oglous et Zoualis.

Ces 15.000 hommes doivent fournir garnison à Constantine, Tittery, Oran, et dans les différents points de ces provinces, il n'en peut rester à Alger plus de 10.000. Dans cette campagne contre Tunis pour laquelle on avait annoncé un grand développement de moyens, on n'a fait partir que 8.000 fantassins, et il restait fort peu de troupes à Alger. Tout le monde en a fait l'observation.

Forces du dey en temps de guerre; temps nécessaire pour les réunir; précautions à prendre à ce sujet. — Le nombre de l'infanterie ne varie point; quant à la cavalerie, il est réellement impossible d'en faire l'évaluation. Lorsqu'on doit faire la guerre, la Régence somme les tribus soumises de lui fournir tel nombre de cavaliers. Cette levée se fait avec plus ou moins d'exactitude et de célérité, selon le plus ou moins d'harmonie qui règne entre les deys et les beys, selon les dispositions particulières des cheicks ou chefs de tribus, etc. Généralement le nombre fourni est inférieur au nombre demandé. Certaines circonstances peuvent produire un effet contraire. Par exemple le fanatisme religieux contre une nation chrétienne, l'espoir d'un grand butin, etc.

Voici cependant une donnée, approximative au moins. Les préparatifs de la descente des Espagnols, en 1775, furent connus un mois ou deux d'avance à Alger. La Régence, sachant les Espagnols en paix avec l'Angleterre, ne douta point qu'il fût question d'elle. D'ailleurs, les consuls des autres nations prirent, dit-on, le soin de l'en avertir. De plus, la flotte resta huit jours en rade d'Alger avant d'opérer son débarquement.

Le dey eut donc tout le temps de se préparer. Or, selon ce que les Algériens dirent alors, il avait réuni 80.000 hommes; mais l'esprit d'exagération, de ces gens-là, l'espèce d'impossibilité où ils sont de rien vérifier à ce sujet, permettent, sans crainte d'erreur, de réduire ces 80.000 hommes à 60.000. 60.000 serait donc

le maximum des troupes que le dey pourrait rassembler, en supposant les circonstances les plus favorables pour lui.

Il est fort à désirer que la guerre continue entre les Régences d'Alger et de Tunis; cela occuperait le bey de Constantine dont le contingent est seul plus considérable que ceux d'Oran et de Tittery. Il n'est point impossible d'avoir une certaine influence sur la résolution qui sera prise à ce sujet. Le bey de Tunis aime l'or par dessus tout; il hait mortellement les Algériens, et veut absolument s'affranchir de tout tribut. De son côté le dey d'Alger est, en quelque sorte obligé de faire la guerre, pour occuper ses troupes et trouver le moyen de les payer. A son avènement au trône, il leur promet double solde, et commence à se trouver embarrassé pour tenir sa promesse.

Un autre moyen de diminuer les forces du dey serait de faire, au moment de l'expédition, un détachement sur Oran, ne fût-ce que pour fournir au bey un prétexte pour ne pas envoyer son contingent, ou l'envoyer très faible. On pourrait parlementer avec lui et gagner du temps.

Il y a d'Alger à Constantine, 80 fortes lieues; à Oran 70 à 80; à Tittery.... Le contingent de cette dernière ville est peu de chose. Un courrier ne mettrait guère moins de 3 jours pour arriver à Constantine et Oran. L'expédition des ordres du bey et la réunion des troupes par cantons demanderaient au moins 5 à 6 jours; le temps de la marche pour se rendre à Alger peut-être évalué à huit ou dix. Ainsi le rassemblement des troupes comporterait quinze à vingt jours. Mais nous supposons la plus grande diligence possible; il s'en faut bien que les Algériens soient habituellement aussi lestes. Ils ont mis, cette campagne, cinq à six semaines pour aller à Constantine. Il est vrai que c'était de l'infanterie et qu'il est question de la cavalerie.

Il est donc de la plus haute importance que nos préparatifs soient secrets et d'arriver le plus possible à l'improviste.

Si l'on surprend les Algériens, tout promet le succès le plus prompt et le plus complet. On sent facilement que les difficultés seront en raison des préparatifs qu'ils auront pu faire.

On a déjà fait connaître l'esprit de la légation espagnole, et de huit à dix individus qui composent cette nation à Alger. Le rappel de cette délégation paraît une précaution indispensable.

L'infanterie algérienne est armée d'un fusil, de deux pistolets, d'un yatagan ou long coutelas. Les spahis ou cavaliers (ils sont tous Maures) ont à peu près le même armement. Ils se battent isolément; ils arrivent à toute bride sur l'ennemi, tirent leur coup de fusil, le plus souvent sans ajuster, retournent en arrière, chargent et retournent de nouveau.

La régence a établi depuis peu une compagnie composée de turcs et de Koul-Oglous, qu'on appelle artillerie volante. Ce sont des cavaliers dont la barde ou selle est surmontée par devant d'un pivot d'environ un pied et demi de haut, sur lequel on fixe un espèce de gros tromblon. Cette arme qui se meut à peu près comme un télescope, se charge de côté pour la commodité du cavalier.

On devait en faire l'essai dans cette campagne.

Marine Algérienne.

Elle est nulle pour nous. Elle consiste en :

3 frégates de 50, 46, 44 canons.

7 chebeks de 12 à 32.

10 chaloupes canonnières pontées et capables de tenir la mer.

50 chaloupes canonnières non pontées et d'ancienne construction, pour la défense du port. Elles sont mises à la mer dans le courant de mai, et replacées dans les magasins en octobre. On n'en a pas vu un si grand nombre dehors cette année. Cette petite flottille serait une difficulté de plus. Tout ramène au point de Sidi-Ferruch.

2 galères pour la défense du port.

Quelques petits corsaires de 4 à 6 canons.

Munitions de guerre des Algériens. — On pourrait dire qu'on ne fait à Alger ni canons, ni fusils, ni sabres, ni pistolets, ni poudre, ni pierres à fusil. Il y a environ six ans, on fondit quelques canons par forme d'expérience. On avait dernièrement acheté du bronze pour en faire d'autres, mais on n'en a point fait usage. Le fondeur est mort, et n'a point été remplacé; c'était un Espagnol.

On fait un peu de poudre; elle est mauvaise.

Dans quelques endroits, des Kabyles, ou Maures des montagnes, font des fusils pour leur usage; ils sont d'une très mauvaise qualité.

Une petite partie des armes et munitions vient de Constantinople, le surplus est fourni par les puissances étrangères, ou acheté d'elles.

Si l'époque de l'opération était un peu éloignée, il ne serait pas sans importance de traverser ces dons, ou achats de poudre, fusils et pierres à fusil. Quant aux autres objets, et surtout aux canons, la Régence en a de reste.

L'artillerie de campagne est, à ce qu'il paraît, peu considérable. Elle est servie par des esclaves européens.

Troupes nécessaires à l'expédition. — Dans les suppositions les plus favorables à l'ennemi, et qui sont les seules que la prudence permette de faire, les Algériens pourraient avoir 60.000 hommes, à peu près dans cette proportion :

Infanterie composée de Turcs fins et Koul-Oglous : 10.000.

Contingent de Constantine : 30.000.

Contingent d'Oran : 15.000

Contingent de Tittery : 5.000.

Les campagnes d'Égypte doivent fournir des données sur ce que peuvent valoir ces 60.000 hommes. L'infanterie serait à peu près la même; mais il s'en faut de beaucoup, à ce qu'on assure, que la cavalerie vaille celle des mameluk.

Quoiqu'il en soit, il ne paraît pas qu'on puisse s'embarquer avec moins de 35 à 40.000 hommes. Si l'on parvient au château de l'Empereur sans aucune rencontre ou sans rencontre désavantageuse, et qu'on puisse tout de suite établir des batteries, on n'aura pas besoin de tant de monde; mais, s'il fallait avoir plusieurs affaires avant d'être maître du terrain d'où l'on peut battre en brèche, on ferait nécessairement quelques pertes; la prise des forts et surtout de la ville les augmenterait encore. Enfin, il ne faut pas moins de 10.000 hommes pour garder Alger et ses dépendances. Il y a loin du cap Matifoux à la pointe Pescade. Il faudrait même davantage si l'on avait à craindre quelques tentatives de la part des Anglais et, par suite, des mouvements parmi les habitants. D'un autre côté, on ne peut guère s'en tenir à Alger et à la banlieue, quoique les environs, jusqu'à la plaine de la Mitidjah exclusivement, pussent suffire à la nourriture de la ville et de l'armée. On aurait sans cesse à craindre les incursions des beys, les obstacles qu'ils pourraient mettre aux approvisionnements, etc; il faudrait donc, dès qu'on serait maître d'Alger, songer à s'emparer de Constantine, Tittery, Oran, et surtout du premier point. Il resterait pour cela 20 à 25.000 hommes au plus, ce qui ne serait pas sûrement trop, si l'on considère les distances, le disséminement et tout ce qui peut arriver d'imprévu.

La cavalerie est embarrassante à transporter; les environs d'Alger ne lui permettraient guère de donner, sauf dans l'intervalle de Sidi-Ferruch au camp.

Il paraît aussi que, soit pour le bien de la chose, soit pour la singularité, il vaudrait mieux opposer de l'infanterie aux Maures.

La cavalerie serait pourtant nécessaire dans plusieurs cas, surtout dans les marches un peu longues à travers des plaines; il faudrait en avoir en tête et sur les deux flans, pour n'être pas surpris trop à l'improviste. On suppose donc 2 à 3.000 hommes de cette arme.

La face du château de l'Empereur qu'il faudra battre en brèche est armée de 10 canons, on ne peut guère lui en opposer davantage directement; on établirait une autre batterie oblique contre l'angle méridional du même côté. Celle-ci serait particulièrement

armée de mortiers et d'obusiers. Une troisième d'enfilade serait placée ou un peu plus loin, sur un point d'où l'on découvre parfaitement les terre-pleins, ou très près, sur un emplacement un peu bas; en comptant ce qui pourrait être mis hors de service ou pris, on voit qu'il ne faudrait pas moins d'une quarantaine de pièces de position de toute espèce, d'autant qu'après la prise du château on pourrait attaquer à la fois la ville et le fort de Babassou.

Presque toute l'artillerie algérienne est de calibre européen; on pourrait s'en servir, en cas de besoin; mais il faut être pourvu de leurs affûts, ceux du pays sont en général mauvais. Ce sont des affûts de mer ou à roues pleines, d'un petit diamètre et qui ne sont point roulants.

Il faut une artillerie de campagne, et de la plus légère; un peu d'artillerie à cheval est aussi nécessaire. On l'opposerait à cette compagnie de nouvelle formation dont nous avons parlé.

On parle ici de brèche et non d'assaut. Avec les Algériens, l'assaut ne doit être tenté que dans un cas bien clair; il faut éviter toute entreprise qui pourrait donner, par son résultat, du cœur à l'ennemi et produire un effet contraire parmi nos troupes. Une marche sûre finira toujours par être la meilleure. Cependant, si nous arrivions assez à l'improviste pour pouvoir tenter ce moyen, il ne faudrait pas manquer de le faire, car, on le répète, le château de l'Empereur pris, le plus difficile et presque tout est fait.

Il sera donc bon d'avoir un approvisionnement d'échelles; elles doivent être faites dans la supposition d'un revêtement de 30 pieds de haut. Elles iront bien en les appliquant contre les embrasures dont le bas se trouve à 3 ou 4 pieds au-dessous de la crête intérieure du parapet. On pourrait en mettre deux jointives par embrasure. Ainsi la face en question serait assaillie par 20 hommes à la fois.

Il faut un nombreux personnel d'artillerie et du génie; à moins de circonstances tout à fait heureuses, il sera très sage de fortifier un peu le camp. La nature du terrain obligera à morceler les attaques et tout cela exige un plus grand nombre d'officiers. Quant aux hommes propres au service des canons on n'en peut trop avoir; puisque toutes les fortifications d'Alger, la ville exceptée, ne sont que des batteries.

Les outils, ustensiles, matériaux, et même les gabions et fascines sont des choses à avoir en abondance. On ne parle point de la force à donner à la flotte de transport, car, si on voulait l'établir relativement à la force de l'ennemi il faudrait connaître celle-ci au moment du départ. On a dit tout ce qu'on savait de particulier à ce sujet en parlant des croisières anglaises.

Temps nécessaires pour s'emparer d'Alger et de ses dépendances. — Cet article est soumis à trop de chances pour qu'on puisse en parler autrement que par approximation. Mais si l'armée déblaye le terrain de manière que l'artillerie et le génie puissent tout de suite se livrer à leurs opérations, on pense que dans le courant d'un mois, à compter de ce moment là, on doit être maître d'Alger et de ses dépendances, la marine pouvant être chargée de prendre les forts isolés, dont elle aurait peu à craindre, tels que les forts de Matifoux, de l'Eau et de la Pointe Pescade. Quant aux forts des Vingt-Quatre-Heures et des Anglais, ils se rendraient sans doute, tout le reste étant pris. Nous avons dit comment les attaquer dans le cas contraire.

Célérité et vigueur doivent être la devise de l'expédition. L'unité de commandement est aussi indispensable. Il faut aussi être pourvu, avec une certaine abondance des choses nécessaires.

Une fois maître d'Alger, on ne pourra être trop attentif à établir une police sévère, mais juste, envers les habitants. D'un autre côté, respecter les mosquées, les femmes, les jardins ou maisons de campagne, et surtout payer exactement, sont des articles de rigueur. La violation d'un seul pourrait entraîner de grands malheurs.

Quant à l'intérieur du pays, dans la direction du sud, il faut songer à y pénétrer bien plus par la persuasion que par la force des armes; c'est surtout l'affaire du temps, et nous ne devons espérer ce résultat qu'en nous faisant aimer sur le littoral. Il faut que les gens qui viendront aux marchés et dans les ports soient, pour ainsi dire, nos précurseurs et nos avocats dans leurs tribus. En brusquant, en violentant, nous travaillerons contre nous-mêmes. Toutes les fois que la Régence envoie des troupes dans ces contrées pour faire la razia ou raffle, ou pour tout autre objet qui contrarie les habitants, ceux-ci cachent leur grain, plient tentes et bagages et se retirent sur des montagnes inaccessibles, où ils cultivent sur des terres rapportées, s'il le faut, tout juste le nécessaire pour leur subsistance. C'est une chose remarquable que, depuis neuf ans, les troubles occasionnés par les vexations du dey, des beys, etc., ont porté un si grand nombre de cultivateurs dans les montagnes, que ce pays, qui auparavant, exportait une quantité immense de grains, n'en récolte presque plus que pour sa propre consommation.